

Le titre qui annonce ces quelques lignes ne veut pas là seulement jouer avec l'antinomie apparente des mots utilisés : le paradoxe qu'il peut sembler proposer évoque la vie même.

Le sentiment que nous avons de l'absence est signe de vie, faite de lutte contre l'absence. Or, l'absence est parmi nous, et en particulier dans le monde de la recherche.

La recherche vit de l'absence. Elle est censée s'attacher à repérer les manques, à combler les trous, les vides de la connaissance et à rendre présentes des compréhensions qui n'existaient pas. Dans son déroulement même, elle rencontre constamment des absences à partir et en fonction desquelles elle essaye de travailler : absence de données, absence de moyens de les contrôler, absence de capacités d'interprétation, absence de discussion ou de critique, absence d'écho... Mais aussi mise en communication, en écriture surtout, pour proposer aux autres ce qui leur était absent¹.

Ces écritures se nourrissent et de la présence de références jugées nécessaires – au sujet traité certes, mais trop souvent en privilégiant les auteurs à la mode ou de son réseau corporatif - et d'absences, qui souvent se cumulent.

Des absences par ignorance, qui ne sont présentes en négatif que pour le lecteur aguerris qui a déjà dévoilé le sujet. Des absences obligatoires, nées par exemple des exigences éditoriales de certaines revues se voulant bizarrement scientifiques en interdisant les références « trop anciennes », au-delà de trois ans, même si elles sont fondamentales, même si elles ont été jusque-là peu exploitées. Des absences en guise d'oublis volontaires d'auteurs qu'il est interdit de citer, parce que considérés d'un réseau « concurrent » ou porteurs d'odeurs de soufre.

Que penser aussi de ces crachats² bibliographiques, ces fausses présences, où l'on renvoie pour une idée à dix références résumées en un nom et une date de publication, en une généralité qui ne précise en rien l'intérêt, la spécificité de l'auteur invoqué, comme si ses mannes évaporées donnaient du sérieux au texte donné au lecteur ? Un appareil camouflant l'absence de précision et de discussion ?

Tout cela correspond aussi à une absence de sens critique, et donc de la critique elle-même : comme on évoque sans approfondir, on ignore plutôt que de critiquer et par là faire progresser sa propre pensée. Une pratique du coussin, reposant ou étouffant... Est-ce seulement parce qu'une trop grande spécialisation – jugée par ailleurs productive- signifie l'absence du reste ? Les chercheurs en sciences humaines risquent alors d'être de moins en moins des penseurs, et davantage des enquêteurs à plein temps entravés, ou dirigés, par le joug de leurs financements.

Lieux traditionnels de présentation et de discussion des démarches, des résultats et des ouvertures qu'ils permettent, les colloques se multiplient depuis quelques années; cela montre sans doute une bonne émulation. Malheureusement, cette multiplication est peut-être grandement due aux critères – ou plutôt aux indicateurs- mal maîtrisés d'évaluation des équipes de recherches renforçant des besoins d'apparence, les conduisant donc à « se montrer » plutôt qu'à prendre le temps et le risque de vrais échanges avec des chercheurs extérieurs qui, eux-mêmes, sont pris dans les mêmes précipitations par les mêmes jeux. D'où une fortification de chapelles -ou au moins de domaines fermés, le confort de

¹ Doit-on rappeler que les rapports de recherche, d'enquêtes, sont témoignages, mises au présent de l'absent : ceux que l'on a fait parler, que l'on a étudiés ne sont plus là, une évidente nécessité pratique que le contrôle par les enquêtés souligne mais ne résout pas vraiment.

² Nous utilisons bien évidemment ce terme dans son sens figuré et familier de « décoration »...

l'entre-soi se nourrissant honteusement de l'absence de qui viendrait le troubler ou nous rappeler que nous ne sommes ni les premiers ni les tout voyant.

Certaines absences, d'un type particulier, semblent productives... Celles de « grands » auteurs par exemple : l'absent n'encombrant plus, on peut parler à sa place comme si on voulait enrichir sa pensée, comme si elle n'avait pas été assez claire, peut-être aussi pour se parer de son halo. On livre sa compréhension qui au mieux sera discutée par d'autres compréhensions, mais toutes, bien sûr et malheureusement en l'absence de l'auteur qui ne peut ni réagir ni contester ce qu'on lui fait dire. Cela peut aller jusqu'au détournement, proposant comme allant de soi une compréhension ou une utilisation tout à fait absente du projet de l'auteur³.

Certes, par l'indépendance revendiquée ou non qu'elle prend, la glose est sans doute plus élégante que la citation, toujours tronquée et pour cela toujours reprochée, mais par là même interrogée⁴.

Paradoxalement, bien sûr, car leur sujet paraît autre, les textes, de nature très différente, présents dans ce numéro de *La recherche en éducation* témoignent de cette présence de l'absence dans laquelle nous vivons et travaillons. Chacun, à sa façon, peut en illustrer les formes.

Bénédicte Gendron, tout simplement parce que, à partir de l'étude des fonctions et des rôles de responsables de l'enseignement, sa réflexion porte sur comment et par qui faire advenir ce qui n'était pas.

Elizabeth Noël-Hureaux évoque dans son propre présent le grand chantre du temps que fut Jacques Ardoino⁵.

Michael Kevane, avec Alain Joseph Sissao et Félix Compaoré, témoigne d'une grosse enquête. A la fois par la démarche -restituer au présent la pensée de personnes devenues absentes, et par les thèmes travaillés - en particulier la confiance, le risque, la prise en compte du possible, donc de la présence ou de l'absence.

Enfin, Anna Zadora, avec une démarche du même type, traite de l'enseignement de l'histoire, ce domaine d'excellence du jeu entre l'absence, disparition et ignorance, et la nouvelle présence de connaissances...

³ Cf. par ex. Thierry Discepolo, L'art de détourner George Orwell, *Le monde diplomatique*, juillet 2019, p. 27.

⁴ Nous sacrifions nous-même beaucoup au genre. Voir, par ex. *Education et conscience politique* (à paraître) ou *L'éducation en devenir – Gaston Mialaret et l'UNESCO : florilèges*, L'Harmattan, 2016.

⁵ Avec la reprise d'une erreur « historique » portée par l'argumentaire cité d'un colloque sur Jacques Ardoino : il ne fut pas le second président de l'AFIRSE mais bien le premier. Une présence ajoutée ou une absence regrettée?